

À la table commune

Les tables rondes d'Averroès, brûlantes de l'actualité immédiate, s'interrogeaient sur : *L'Islam et l'Europe, la liberté ou la peur ?*

Le titre de la 1^{ère} table ronde *Entre l'Europe et l'Islam : histoires de conquêtes ou passé commun ?* ne suppose-t-il pas une coupure trop radicale ? La question d'Emmanuel Laurentin plonge le débat dans le vif du sujet historique, abordé chronologiquement par les intervenants. Pour **Gabriel Martínez-Gros**, médiéviste, spécialiste d'Al Andaluz, même l'affrontement produit la connaissance de l'autre. Mais les «Européens» présents dans l'Espagne musulmane n'installent pas un espace commun, et pour la civilisation arabo-islamique, le centre du monde se trouve dans le golfe persique et le monde indien. L'idée d'une Méditerranée espace commun de civilisation n'a pas cours. Entre islam et chrétienté, la révélation est une coupure radicale malgré des espaces communs.

L'idée d'une relation de confrontation n'est pas plus vraie. Pour **Géraud Poumarède**, spécialiste du monde Ottoman, Europe et Islam sont des constructions intellectuelles - il n'y a pas d'unité en Europe et l'Empire Ottoman n'est pas la totalité de l'Islam. Ces mondes ne vivent pas dans le «choc des civilisations», ils entretiennent des échanges anciens par l'intermédiaire des Vénitiens ou des Génois. Les Français, eux, vont jusqu'à lutter avec les Turcs contre Charles Quint. L'idée d'un mode de relation conflictuel dominant ressort d'une mauvaise appréciation des sources qui survalorise l'antagonisme par conformité au discours contemporain dominant, et crée la fiction d'une altérité irréductible.

Leyla Dakhli, spécialiste de la Syrie et du Liban au XIX^e siècle, constate que la colonisation correspond à un changement de discours des élites intellectuelles locales sur l'Europe. Décidés à se penser comme entité, les intellectuels engagent la réflexion sur ce qu'est le monde musulman. Ils débouchent sur l'idée de Renaissance, la «nahda», et veulent réfléchir aux effets de la présence européenne dans le monde musulman. Leur culture, large et enrichie par de nombreux voyages, cherche à construire un modèle nouveau. Ils n'échappent pourtant pas à l'argumentaire occidental d'une opposition, formulée par un Renan, entre modernité et islam. Pour rattraper les sociétés occidentales, ils pensent qu'il faut moderniser la religion !

Amr El-Shobaki, spécialiste des Frères Musulmans, prolonge la réflexion pour le XX^e siècle. Il rappelle la fondation de ce mouvement égyptien, en 1928, qui conçoit un modèle social construit sur une culture et une loi islamiques, se caractérise par l'indistinction entre

action politique, action sociale et religion. Le mouvement a évolué : jusqu'en 1952, le discours religieux, très conservateur, se conjugue à une action politique très limitée. De 1952 à 1970, les Frères s'opposent au régime nassérien. Violents, ils vont s'en prendre directement au Raïs et tenter de l'assassiner. À partir des années 70, une nouvelle génération apparaît, qui fréquente les universités, les syndicats, le parlement. Enfin, depuis la Révolution du 25 janvier 2011, où ils ont joué un grand rôle, ils participent directement à la vie politique, aux réseaux, sont blogueurs... Cette logique les a poussés à construire un nouveau parti, démocrate, et à rompre avec la confrérie. Ils ne veulent pas détruire l'Europe, comme les Salafistes, mais cherchent à en dépasser le modèle.

Ici et maintenant

Au travers de ce parcours rapide, la salle très réceptive et enthousiaste, a partagé la vision d'un monde où la confrontation voisine avec l'échange, comme souvent, lorsque l'on partage les mêmes espaces. La 2^{ème} table ronde, qui portait sur *L'Islam en Europe*, fut nettement



© Espace culture Marseille

moins passionnante. **Rasmus Boserup**, sociologue danois, rappela les violences de l'islamophobie ambiante en Europe mais ne put, en particulier à cause de son manque de maîtrise du français, faire entendre sa voix entre Farida Belkacem et **Margarete Spohn**. La sociologue allemande vanta en particulier la formation sociale dispensée en Allemagne aux Imams, et resta anecdotique. **Farida Belkacem**, chercheuse à l'IRIS, proféra quelques vérités fondées sur son vécu et ses enquêtes parmi les musulmans français et anglais... sans définir jamais ce que sont les populations musulmanes en Europe. Quelles sont leurs origines, leurs obédiences, leur relation aux femmes, aux autres musulmans, leurs langues, leurs pratiques ? Une fois encore Islam et monde arabe furent confondus, hors les Turcs d'Allemagne. À Marseille, où vivent 50 000 musulmans d'origine comorienne, le mot «Comores» ne fut pas prononcé. Quant à la peur de l'Islam, fondée en Europe sur la peur du terrorisme mais surtout sur la relation -fantasmée ou non- des musulmans aux femmes, cela fut balayé de la main, et les féministes furent renvoyées à leur récupération fascisante par la fille Le Pen. Puisque le problème de la terreur était posé dans le titre, ne fallait-il pas au moins en circonscrire les prétextes, sinon les raisons ?



© Espace culture Marseille

Et demain ?

Heureusement la 3^{ème} table ronde réunissait l'écrivain égyptien Alaa El Aswani (voir p. 68), le psychanalyste tunisien Fethi Benslama, et Michel Foucher, géographe et diplomate français. À l'heure où la Révolution égyptienne connaît des prolongements sanglants, le thème «Utopies sans lendemains ou promesse d'avenir» prenait une résonance particulière. **Alaa El Aswani** s'est dit optimiste : «On a fait le plus dur, on a dépassé le mur de la peur, ce dont les dictatures ne croient jamais le peuple capable.» En écho, **Fethi Benslama** évoque La Boétie et son *Discours de la servitude volontaire* : «Oui, les gens se sont rendus compte qu'il pouvait y avoir un changement. Mais la liberté peut effrayer, elle peut déboucher sur une demande d'ordre, un repli conservateur.» Pour lui, le problème fondamental est celui des mouvements islamistes : «Ils existent, on ne va pas les liquider. Et ce n'est pas la laïcité à la française qui va marcher dans nos pays, car le peuple aspire à la démocratie, mais tient aussi à la tradition religieuse.» **Michel Foucher** est d'accord sur ce point : «Rappelons qu'au droit de critiquer la science, la politique et la religion, s'ajoute en France la laïcité institutionnelle. Que cela ne nous empêche pas de clarifier notre propre rapport à l'islam - nous avons la 1^{ère} communauté musulmane d'Europe- sans vouloir exporter notre modèle avec la méconnaissance du sud qui nous caractérise, faite de préjugés, stéréo-types et passé mal digéré.»

Les Révolutions arabes sont indéniablement l'occasion de réfléchir à ce que signifie la démocratie dans des sociétés d'images où la séduction immédiate fait élire (voir Zib'46, *Élections pièges à cons ?*). Des pans entiers de ce qui constitue la démocratie tombent sous les coups de l'ultralibéralisme (Fethi Benslama), et certains utilisent le sentiment religieux pour arriver au pouvoir (Alaa El Aswani). Car il est un point qui a fait l'unanimité chez les intervenants : l'éducation. S'il n'est pas besoin de théorie pour se révolter, l'indépendance d'esprit se nourrit de savoir. L'exercice de la démocratie aussi.

RENÉ DIAZ, AGNÈS FRESCHÉL ET GAËLLE CLOAREC



© Espace culture Marseille

Les 3 tables rondes des *Rencontres d'Averroès* ont eu lieu les 18 et 19 nov au **Parc Chanot, Marseille** (voir concert p. 49)